

Anne Savelli

DES OLOÉS

Espaces élastiques
où lire où écrire



Une chaise, un lit, un canapé, une baignoire, une place de métro, un banc dans un parc, un muret. Un fauteuil à roulettes, une file d'attente, une branche, une buche, un abri de tramway, une marche d'escalier. Une plage, un kiosque, un socle de statue, un recoin de cafétéria. Un bar sans BFM, une borne kilométrique, une alcôve, une serre, un divan de musée. Un pont. Un toit. Un rocher au soleil. Un compartiment vide, un rebord de fenêtre, un parpaing de parking, un tapis enroulé. Un pouf. Une malle. Un siège de WC. Un tas de feuilles sous un arbre, la pelouse des piscines renommée solarium, la salle des pas perdus quand elle n'est pas devenue une galerie marchande. Un cube dans une galerie. Le bas des toboggans. Une cabine d'essayage au fond d'un magasin. Un tabouret de cuisine, un rempart, un trépied, une dune, une clairière, un opéra fermé. Un squat. Une salle de sport en grève. Un coussin, une chauffeuse. Une butte, une balançoire. Un corps nu qu'on aime (ou habillé) (s'y appuyer). Un édredon. Une méridienne.

Un oloé.

Le livre que vous allez lire a déjà vécu plusieurs vies, presque jumelles, jamais semblables. Tout a commencé par une commande de Mélico¹, un site web disparu sur lequel on pouvait entendre des entretiens avec des libraires, trouver des articles les concernant mais aussi des textes d'auteurs évoquant les livres, la lecture. C'est grâce à Hélène Clemente du SNL et à Pierre Cohen-Hadria, qui menait alors les interviews, que j'ai trouvé un lieu où faire vivre ce mot inventé : *oloé*. O-L-O-É. Où lire ou écrire. Où lire où écrire. N'importe quel espace, meuble, objet détourné qui le permette.

La parution se faisait alors en feuilleton, à un rythme mensuel. En 2011, les textes furent réunis dans un livre numérique avec liens et photos publié par le collectif D-Fiction. Assez vite, alors que je ne m'attendais à rien, j'ai eu la surprise de voir que le mot plaisait, que certains lecteurs se l'approprièrent en décrivant leurs lieux fétiches, au point qu'un site fut créé par l'écrivain Joachim

1 Mémoire de la Librairie Contemporaine, site créé par le Syndicat National de la Librairie.

Séné pour regrouper leurs textes : *Des oloés du monde entier*².

Sortir, chercher un lieu où lire où écrire parce qu'on ne peut pas le faire chez soi. Ne pas trouver. Ne pas se décourager. Inventer un mot pour ce manque, écrire tout autour, publier le texte. Voir que l'oloé se propage : voilà l'histoire.

À la relecture, je m'aperçois que c'est également un livre sur un livre, *Franck*, paru en 2010. À l'époque, j'étais très marquée par les années passées à l'écrire, puis sa publication chez Stock. Si je devais reprendre *Des Oloés* à zéro, aujourd'hui, ce serait peut-être autre chose, qui sait.

Dans cette nouvelle version, vous trouverez quelques différences, parfois des retraits (j'ai supprimé photos et liens), des ajouts surtout : des notes, des propositions pour ceux qui auraient envie de s'y mettre, d'écrire leurs propres oloés et un livret final comprenant des textes de Thierry Beinstingel, Pierre Cohen-Hadria, Virginie Gautier, Maryse Hache, Olivier Hodasava, Christine Jeanney, Pierre Ménard, Juliette Mézenc, Franck Queyraud, Joachim Séné et Lucien Suel. Qu'ils soient tous très chaleureusement remerciés, avec une pensée pour Maryse, disparue en 2012 et qui reste présente dans nos esprits à tous.

2 <http://relire.net/oloe>

Où lire sur une avenue ? Comment réussir à écrire quand les radios, leurs flashes, leurs tubes ont envahi les cafés, les boutiques et le système nerveux, les couloirs, les entrées, les quais ? Où s'asseoir quand tout nous porte à marcher en pressant le pas, serrer son sac et droit devant rentrer chez soi le plus vite possible ? Où penser ? Où rêver ?

Les oloés, ce seraient ces endroits où lire où écrire (le second *o* pouvant se comprendre également, c'est au choix, comme un *ou*), de ville, de mer, de campagne qui font une brèche, nous y accueillent. L'idée n'est pas de fuir mais plutôt de creuser. Parfois ils seront désignés avec précision, comme c'est le cas pour la chaise-table du Cent Quatre trouvée dans un jardin aujourd'hui disparu. Lorsque l'oloé sera privé, on se réservera le droit de rester vague. Des lieux où s'attacher, se concentrer, se laisser distraire ; s'alléger, se lester, jouer des dimensions.

Oui, c'est facile, un inventaire, facile de dresser une liste, moins simple de s'y inscrire, d'abandonner ses impatiences et son désir de résultat

(réconfort tangible du chapitre lu, de la page au net) pour s'amalgamer à sa chaise au centre des cris. S'en emparer, de ces lieux conçus on ne sait plus pourquoi, les épier au moins : le poste d'observation, c'est l'urgence.

D'entrée, sur chaque pouce de terrain (hors sol chic, pratiques éthérées), on trouve poudre aux yeux et pics de ciment.

(Regardez, on a monté le décor. Faites comme si vous étiez à l'aise, tant pis pour vos synapses, vos fesses, votre respiration. C'est fait exprès pour vous, qu'on vous dit, ces espaces, parois et stands, alors simulez le bien-être, allez, vite, payez, cher, stop, à d'autres, au coin, au large, au poste, au clou, ailleurs, tirez-vous. Et revenez, bien sûr.

(on ne vous l'a pas dit, on vous l'a fait comprendre et vous l'avez compris)

Ne personifiez pas la misère, n'étalez pas le dégoût. Ayez l'air, ayez l'air, encastré, démembré, mieux que ça, tordez-vous.

Comment, que faire de vos corps ? Quels corps au juste ? Votre intime c'est notre surface. On vous l'extirpe, le met à jour, l'adoucit ce qu'il faut. Pas trop, quand même, vous devez rester armé, cuirassé au cas où. On vous le revend le triple, comptez dessus.

Vos émois ? Lesquels ? Des émois à la mode, j'espère.

*Le présent ? Là, total, intégré et pourtant pas
de temps mort, pas de circonvolution, n'insistez pas.
Ah.)*

Facile mais ajoutons quand même, pour les
détourner, qu'ils résistent : hamacs, gradins,
rambardes, chaises longues et nattes, futons,
sofas, strapontins et parquets. Loges, gazons,
duvets, abribus, banquettes, cagibis et terrasses,
aéroports, laveries. Salles d'attente diverses.
Impasses, replis. Inconforts à briser ou soigner ou
défendre

tout ce qui pousse à l'angle
dans les rayons, le vent
dans l'absence et le quart
le silence impossible

dans le concret des pieds posés, des hanches,
des mains qui se saisissent, des doigts qui frappent,
tournent une page, forment des boucles

sur des planches, scènes, paliers, ces entraves
et sangles nouées dénouées nouées
dans l'inquiétude, le souvenir, les images
mentales
dans la perte de repères et la transformation
dans leurs mots, dans ce qu'on leur devine, ce
qu'on espère de courbe

(on voudrait les manipuler, extraire la sève,
sauter dans le vide et ne plus avoir peur)

dans cette échappée permanente qui peut
rendre fou on le sait

aller chercher partout ce qu'on pourrait
devenir hors formulaire

hors facture et hors agenda

hors prévision, réaction à l'oral, à l'écrit quand
on vous dit sans le dire ne vous trompez pas de
langue, sachez vous habiller, marcher, rire selon
le schéma en pièce jointe

regarder par en dessous, de haut, de biais selon
la tendance du jour sachez répondre

ne pas répondre

vous adapter sans réclamer le dû

désirer quoi ?

tendre la main

ou non ?

si on n'y pense pas

si on n'en rêve pas

si on se contente de

si on se réduit à

c'est mort

en passer par l'escrime, absorptions, envolées

en passer par le risque

même très petit risque

Dans l'oloé on cherchera à rester libre, assis,
couché, debout, même sur le flanc.

| Chaise-table de la halle Curial

Début 2009, je me suis retrouvée pour la première fois en résidence d'écriture, au CentQuatre, ou 104, à Paris. L'établissement artistique, ancien site des Pompes funèbres, ex-atelier de fabrication de cercueils et de décorations mortuaires, de réparation de corbillards, commençait à ouvrir ses portes. C'était alors un espace vide, gris, nu, soumis à des travaux qui n'en finissaient pas. L'entrée était sonorisée, on y entendait des bruitages, des poèmes – mal, à cause des perceuses, des marteaux. Une librairie allait s'installer, et la Villa Arpel de Mon Oncle, le film de Jacques Tati, ancrer son décor pour quelques semaines. Pour l'instant, rien. Personne, en dehors des vigiles, des agents d'accueil, des femmes de ménage. Il faisait -13°, c'était un mois de janvier glacial. Dans un coin de la halle Curial où jadis circulaient des chevaux, seul un jardin potager semi-vertical planté d'asperagus, affleurant au-dessus de caisses empilées les unes sur les autres où dormaient des graines, des bulbes, des noyaux, pouvait donner envie d'arrêter sa marche. Il y avait de quoi se cacher un peu.

*

Parler de cette chaise-table en bois faite d'un bloc, située dans le jardin du 104, c'est sans doute commencer d'expliquer ce que je souhaite faire ici. Chacun ses obsessions, bien sûr. L'une des miennes, c'est cette place dans le monde que le monde vous octroie ou non, que vous allez chercher ou non, que vous investissez ou non. Une place qui parfois s'offre mais qu'il vous faut souvent inventer et défendre. Une place où lire écrire, disons.

Ce qui traverse quand on décide d'écrire, ce à quoi on échappe et ce qui nous contient quand c'est lire qui nous prend, c'est cela que je voudrais pour guide. Que la ville nous chasse, cherche à nous empêcher, depuis des années c'est certain. Mais qu'on guette (un luxe à s'octroyer, c'est tout) et voilà qu'elle secrète dans un même mouvement interstices, fissures, venelles où s'immiscer pour lire écrire penser rêver mettez-y ce que vous voulez. Tout cela on le sait, mais...

Cette chaise-table du 104, par exemple, personne ne la voit. Personne ne s'aperçoit qu'on en trouve même deux, placées en vis-à-vis, à l'entrée du jardin de la halle Curial. Entre les plantes-bouteilles, les casques où écouter des pas sur le gravier et les sculptures d'enfants elles n'attendent que nous, on croirait deux trains qui se croisent. C'est Mawa, femme de ménage, mère d'une petite fille gardée à la crèche rue Curial, là, tout près, qui me l'a fait connaître. On s'est installées face à face, chacune

sa travée, a posé les mains sur la table. On s'est appuyées au dossier, a souri, soulagées d'échapper pour un instant aux verticales. Puis on s'est aperçues qu'en s'asseyant *vraiment*, jambes et buste alignés, comme pour une longue pause, on avait les pieds dans la terre, qu'on pouvait la remuer – qui l'aurait soupçonné, à nous voir ? On a discuté des slogans de Christian Prigent, lancés d'habitude à toute volée par les haut-parleurs de la halle, à l'angle, brouillés, hachés, bouillie de sons à qui la direction, à cette époque, avait coupé le sifflet. L'auteur allait venir et on n'était pas sûr qu'il aurait apprécié, ai-je cru comprendre, mais peut-être l'ai-je imaginé. On a parlé enfants, vide, plein, maison de *Mon oncle*, surgissement de Jacques Tati entre avril et mai.

Je me suis dit : enfin un bon endroit pour lire écrire dans ce 104 qui écrase et fatigue, écartèle aux points telluriques – on en part en petits morceaux. Et puis non. Pas lu pas écrit grand-chose malgré la terre et la verrière, les plantes qui protègent des regards. À l'étage les agents d'accueil tapotaient la vitre, me faisaient signe. Je relevais la tête, on riait. Je revenais au carnet mais c'était compliqué, il y avait trop à voir et surtout à entendre. Des écrans avaient été installés par une étudiante des Beaux-Arts (bruit de fond) ; les travaux se poursuivaient côté librairie (martèlements), les slogans reprenaient.

Quand la librairie a ouvert, à trois mètres, l'attraction fut trop forte, de toute façon. Partout ailleurs, au-delà des fluctuations, dérives, disparitions d'œuvres et d'artistes rien n'avait encore d'histoire tandis qu'elle, étagères arrondies et blondes, chaque livre aimé et choisi, semblait là depuis dix ans. Fureter, s'asseoir, regarder à la dérobée. Retourner en tous sens les cartes, BD, CD, gadgets, et bien sûr les livres : comment l'étroite chaise-table aurait-elle pu lutter ?

Ne pas tenir en place, ici, et donc partir.

Propositions d'écriture

S'installer à l'intérieur d'une œuvre d'art dans un musée ou une galerie, autrement dit dans un lieu a priori inconfortable pour écrire, peut-être intimidant et cependant dédié à l'art. Examiner ce qui se produit et l'écrire. Est-ce qu'on trouve où s'asseoir, et comment ? Le corps est-il à l'aise ? Se fait-on déloger ? Si oui, au bout de combien de temps ? Poursuivre l'expérience le plus longtemps possible en notant les solutions de repli, les émotions perçues, le sentiment de solitude ou, au contraire, de victoire après l'accaparement du lieu.

Variante • Choisir n'importe quel lieu non destiné à l'écriture (chantier, quai, entrepôt...) à la condition qu'il soit vide.